Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 58 (2001)

Heft: 2

Artikel: Les gemmes dans l'Histoire naturelle de Pline l'Ancien : discours et modes de fonctionnement de l'univers

Autor: Vœlke-Viscardi, Géraldine

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-45172

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les gemmes dans l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien: discours et modes de fonctionnement de l'univers

De Géraldine Vœlke-Viscardi, Lausanne

Dans une mise en perspective des publications sur l'œuvre et la vie de Pline l'Ancien, Guy Serbat remarque avec justesse que «le progrès de la recherche moderne, surtout la plus récente, a été de considérer la *Naturalis Historia*, non plus (comme ce fut le cas pendant des siècles) comme la source de la science, mais elle-même comme objet de recherche»[1]. Ce changement de perception a notamment entraîné la parution d'études sur la langue et le style de Pline, en nombre encore restreint en 1986[2]. Or celles-ci se sont essentiellement concentrées d'une part sur les caractéristiques de la terminologie technique[3], d'autre part sur les tournures grammaticales et les figures rhétoriques[4]. Le travail de Sandra Citroni-Marchetti est le premier à ancrer l'analyse de la langue de l'*Histoire naturelle* dans celle du programme politique et moraliste de l'œuvre[5]. L'auteur s'intéresse plus particulièrement à définir les réseaux d'expressions qui, dans les 37 volumes, décrivent sous forme symbolique les mœurs

* Je remercie vivement M. Pierre Vœlke et M. le Prof. Philippe Mudry de leurs remarques et suggestions dans la mise au point de cet article.

1 G. Serbat, «Pline l'Ancien. Etat présent des études sur sa vie, son œuvre et son influence», *ANRW* II 32.4 (1986) 2069–2200 (2107).

2 Cf. Serbat, *op. cit.* (*supra* n. 1) 2083: «A côté d'autres auteurs anciens la langue de Pline l'Ancien est très peu étudiée ... Pour son style, on se contente le plus souvent de jugements abrupts et blessants. Voilà donc un domaine où il reste beaucoup à faire.» Le même auteur note que la première étude approfondie sur la langue de Pline revient à A. Önnerfors qui en 1956 publie *Pliniana: in Plinii Maioris Naturalem Historiam studia grammatica semantica critica* (Upsal).

3 L'étude du vocabulaire de l'*Histoire naturelle* a ainsi conduit à la publication de nombreux glossaires techniques dans les domaines aussi variés que l'astrologie, l'astronomie, l'ornithologie, la botanique ou la métallurgie. Citons depuis l'état des publications dressé par Serbat, *op. cit.* (*supra* n. 1) 2083–2085, les études de F. Biville, «La réception des hellénismes dans le lexique phytonymique latin (d'après Pline, *Histoire naturelle*)», in: *Actes du colloque international «Les phytonymes grecs et latins»* (Nice 1993) 47–61; F. Capponi, «Per uno studio sulla sintassi pliniana (ornitologia: anatomo-morfologia, biologia, varia)», *Sileno* 17 (1991) 171–184; id., «Per un lessico tecnico pliniano, (Plin. *Nat.* 10)», *Invigilata Lucernis* 13–14 (1991–1992) 75–120.

4 Cf. Serbat, *op. cit.* (*supra* n. 1) 2085–2086. Relevons par exemple les études sur l'ablatif absolu, l'*exemplum* de narration, les archaïsmes et les hellénismes, les interjections et les expressions exclamatives faites par P. V. Cova/R. Gazich/G. E. Manzoni/G. Melzani, *Studi sulla lingua di Plinio il Vecchio* (Milano 1986) ou le catalogue des diverses figures rhétoriques par J. F. Healy, «The Language of Pliny the Elder», in: *Filologia e forme letterarie: Studi offerti a Francesco della Corte* IV (Urbino 1987) 3–24 (en particulier 13–24).

5 S. Citroni-Marchetti, *Plinio il Vecchio e la tradizione del moralismo romano* (Pisa 1991); du même auteur voir «Filosofia e ideologia nella *Naturalis historia* di Plinio», *ANRW* II 36.5 (1992) 3249–3306.

de la société romaine[6]. Le choix et le traitement des thèmes qui se manifestent à travers ces réseaux sont conditionnés par les exigences d'une rhétorique qui cherche à exposer aux lecteurs, en grande majorité adeptes de ces plaisirs, la pathologie de leurs vices[7]. Sandra Citroni-Marchetti relève en outre l'ambiguïté d'un discours, situé entre les revendications du moralisme et celles de l'utilité mondaine, un discours qui, tout en dénonçant le luxe, explique la qualité, le bon usage et le juste prix de ces produits[8].

Les pages qui suivent entendent analyser précisément le fonctionnement de cet autre versant du discours, celui qui fait connaître aux lecteurs la nature des choses et qui est l'expression du programme scientifique de l'*Histoire naturelle*. Cette étude du discours naturaliste se fera dans la perspective d'une mise en relation des procédés descriptifs avec les modes de fonctionnement de l'univers et de ses parcelles, en prenant pour exemple la description des gemmes, développée dans le dernier volume de l'*Histoire naturelle.* S'il peut être établi que l'écriture aspire à imiter la nature et ses lois, Pline livrerait à son public la connaissance du monde à partir des modes d'argumentation de son discours.

Pour définir la nature des liens entre la fabrication du discours et celle du cosmos, je procéderai par trois étapes successives. Tout d'abord il est indispensable de déterminer la manière dont Pline pense l'organisation de l'ensemble des choses existantes. Dans un deuxième temps je tenterai, à travers la recherche d'une notion charnière, de mettre en évidence la trace d'une correspondance entre certains procédés discursifs et cet agencement de l'univers. Enfin, l'analyse de la description d'une parcelle du microcosme, la pierre précieuse, permettra de confirmer l'existence de liens entre la fabrication du texte et celle du monde. La description des gemmes convient tout particulièrement à cette recherche, car si elles offrent parfois le reflet d'une «concreta bellezza di oggetto ed entità incommensurabile di prezzo»[9], au dire de Pline elles rassemblent «à l'intérieur des étroites limites de leur matière la majesté de la Nature»[10], et une seule d'entre elles suffit pour «une contemplation totale de l'ensemble des créations naturelles»[11]. Les minéraux sont même les seuls éléments

6 Le thème du langage moraliste est principalement abordé par Citroni-Marchetti, *op. cit.* (*supra* n. 5) dans le chapitre III intitulé «Il linguaggio moralistico pliniano», 175–289.

7 Parmi les nombreux thèmes discutés dans l'index final, citons ceux de la voracité (s.v. «divorare» 302), du regard (s.v. «sguardo» 307) ou du ventre (s.v. «ventre» 308).

8 Sur cette question de l'ambiguïté du discours voir en particulier Citroni-Marchetti, *op. cit.* (*supra* n. 5) 69–75.

9 Cf. Citroni-Marchetti, *op. cit.* (*supra* n. 5) 274; sur le thème du prix considéré par cet auteur comme l'un des principes organisateurs de l'œuvre, cf. 268–277.

10 Plin. *Nat.* 37,1: *et in artum coacta rerum naturae maiestas.* Les références et les traductions de Pline l'Ancien sont tirées des éditions des Belles Lettres (Paris), à l'exception des passages du livre 37 que j'ai traduits.

11 Plin. *Nat.* 37,1: *ut plerisque ad summam absolutamque naturae rerum contemplationem satis sit una aliqua gemma.* Le génitif *naturae rerum* désigne l'ensemble des créations de la Nature, alors que l'expression inaugurale, *rerum naturae maiestas*, met en évidence la Nature en tant que divi-

à pouvoir ainsi refléter une image complète de l'univers (*absoluta*), embrassant toutes ses parties (*summa*), à la différence des végétaux, nécessitant une observation sans limite, et des espèces animales, impossibles à examiner dans leur intégralité[12].

1. L'unité du vivant

Ainsi que l'écrit Pierre Hadot dans son ouvrage sur la philosophie antique, «le choix de vie stoïcien postule et exige, à la fois, que l'univers soit rationnel: 'Serait-il possible qu'il y ait l'ordre en nous et que le désordre règne dans le Tout?'»[13]. S'inscrivant dans le sillage de cette pensée stoïcienne[14], Pline observe dans le cosmos un ordre que l'explication scientifique confirme[15]. Loin des théories épicuriennes qui appréhendent l'univers comme une juxtaposition d'éléments qui ne se fondent pas ensemble, les corps n'étant que des agrégats d'atomes qui ne forment pas une véritable unité[16], Pline condamne avec virulence l'existence d'innombrables mondes et défend sa conception d'une nature qui est un ensemble fini[17].

nité créatrice et organisatrice de l'univers. L'ordre des mots du génitif, *rerum naturae* et *naturae rerum*, reflète la complémentarité de la notion de *natura*, à la fois ensemble de ce qui existe et principe ordonnateur de cet ensemble; pour les références bibliographiques sur ce sujet, cf. *infra* n. 34.

12 Plin. *Nat.* 18,1: *inmensa contemplatione*; 32,143: *non posse omnia genera in contemplationem universam vocari.*

13 Citation de Marc Aurèle *Med.* 4,27 dans P. Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique?* (Paris 1995) 201.

14 A propos des diverses influences philosophiques que l'œuvre de Pline laisse transparaître, O. Gigon, «Pline», in: *Plinio il Vecchio sotto il profilo storico e letterario, Atti del Convegno di Como 5/6/7 Ottobre 1979* (Como 1982) 41–52, a résumé (47) la situation en ces termes: «Pline représente ainsi parfaitement son époque: il tend vers une synthèse des doctrines les plus frappantes et les plus plausibles, synthèse pour laquelle sans doute Poseidonios par son œuvre a dû l'encourager ... Le résultat final est inévitablement que Pline ne peut être classé exactement. Les éléments stoïciens sont abondants, les éléments aristotéliciens sont importants, les autres restent modestes, sans être négligeables, et quelques apports enfin restent inidentifiables.» Pour la prédominance du stoïcisme dans l'*Histoire naturelle* voir en outre les analyses de W. Kroll, *Die Kosmologie des Plinius* (Breslau 1930) et récemment M. Beagon, *Roman Nature. The Thought of Pliny the Elder* (Oxford 1992) 26–54.

15 Plin. *Nat.* 2,8–9: «quant au ciel (*caelum*) nous l'avons sûrement appelé ainsi parce qu'il est ciselé (*caelatum*) selon l'explication de M. Varron; explication confirmée par l'ordre de l'univers (*adiuvat rerum ordo*).» Les phénomènes observés dans le cosmos sont discutés selon leur degré de conformité par rapport aux lois de la nature: ainsi les foudres qui sont «dénuées de sens et d'effet, puisqu'elles n'obéissent à aucune loi de la nature (*nullam habeant rationem naturae*)» (*Nat.* 2,113) et les vents qui «obéissent à une loi de la nature (*legem naturae*) qui n'est pas inconnue, bien qu'elle ne soit pas encore complètement connue» (*Nat.* 2,116).

16 Hadot, *op. cit.* (*supra* n. 13) 201.

17 Plin. *Nat.* 2,3. En *Nat.* 2,2 Pline proclame que «le monde est sacré, éternel, immense, tout entier dans le tout, ou plutôt il est lui-même le tout, fini et paraissant infini». Dans son édition du livre II (Paris 1950) 117, J. Beaujeu note la contradiction entre l'expression *infinitus ac finito similis* qu'il adopte dans son édition et la conception stoïcienne d'une nature ordonnée et finie qui est

Dans le premier volume de l'*Histoire naturelle* sur la cosmologie, Pline décrit l'interdépendance des composantes élémentaires dans la formation de ce tout fini. La cohésion du cosmos est expliquée par l'entrelacement des éléments, feux, air, terre et eaux, c'est-à-dire par l'étreinte des contraires (*mutuo conplexu diversitatis*)[18]. La notion paradoxale d'équilibre des opposés est illustrée par les mouvements complémentaires des diverses substances entre elles: les éléments légers (*levia*) ne s'envolent pas (*inhiberi evolare*), mais sont freinés par les substances lourdes (*ponderibus*) qui, elles, ne s'écroulent pas (*ne ruant*), mais sont tenues en suspension (*suspendi*) par les éléments légers qui cherchent à s'élever (*levibus in sublime tendentibus*)[19]. Ainsi, conclut-il, «par leur effort égal en sens contraire, les éléments demeurent chacun à sa place»[20]. Lorsqu'il s'agit d'observer la manière dont la terre et l'eau coexistent dans l'univers, Pline montre le travail «artistique de la nature» qui a créé l'«enlacement mutuel» (*mutuo inplexu iungerentur*) d'éléments hétérogènes qui ne s'équilibrent pas l'un sans l'autre[21]. Verbes, adverbes et substantifs renvoient alors l'image de mouvements concordants: la terre «ouvre son sein» à la mer (*sinus pandente*) qui la pénètre toute entière (*permeante*), dedans dehors (*intra extra*), au-dessus au-dessous (*supra <infra>*); la terre est entourée par la mer qui coule toute autour d'elle (*praecincta circumfluo mari*), dans un mouvement circulaire (*am-*

si souvent attestée dans l'œuvre de Pline. Cette objection est levée dès que l'on suit la *lectio vulgata finitus ac infinito similis* apparaissant dans les plus anciens manuscrits et reprise dans les éditions critiques de Barbaro Ermolao, *Castigationes Plinianae* (Rome 1492–1493, ed. G. Pozzi, Padoue 1973) et de J. Hardouin (Paris 1741). J. Bostock/H. T. Riley (London 1855) et H. Rackham (London 1938) choisissent également de valider dans leurs éditions cette leçon de *finitus ac infinito similis.* Cette variante d'un monde «fini et paraissant infini» est de plus en parfaite cohérence avec l'expression suivante: *omnium rerum certus et similis incerto.* Beagon, *op. cit.* (*supra* n. 14) 27, interprète ainsi ce passage puisqu'elle écrit que «his divine, eternal, immeasurable, but finite *mundus* is directly derived from the cosmological theories of Plato, Aristotle and the Stoics». Si Pline ne croit pas en l'existence d'un cosmos sans limite, c'est surtout parce qu'une seule nature renferme déjà en elle-même le merveilleux de l'infini, à l'image de ces «lunes et autres astres déjà immenses et innombrables dans un seul monde (*in uno et inmensa et innumerabilia sidera*)» (*Nat.* 2,3). Pline conjugue ainsi la finitude de l'univers avec l'infini des créations à l'intérieur de celui-ci.

18 Plin. *Nat.* 2,11. Cf. Sen. *Nat.* 7,27,4: «Ne vois-tu pas combien les éléments sont contraires? Il en est de lourds et de légers, de froids et de chauds, d'humides et de secs. L'harmonie du monde est formée tout entière de dissonances (*tota haec mundi concordia ex discordibus constat*)», trad. P. Oltramare (Paris 1961). Comme le font remarquer J. Scheid/J. Svenbro dans *Le métier de Zeus. Mythe du tissage et du tissu dans le monde gréco-romain* (Paris 1994) 30: «l'harmonie ne peut s'établir qu'entre des choses dissemblables: 'Ce qui est semblable et apparenté n'a point besoin d'harmonie'», citation de Philolaos, fr. 44 B 6 Diels-Kranz. Pour la iunctura *rerum concordia discors*, voir Hor. *Epist.* 1,12,19; Ov. *Met.* 1,433; cf. 1,9; 1,25; Man. 1,141; Luc. 1,98.

19 Plin. *Nat.* 2,11.

20 Plin. *Nat.* 2,11: *sic pari in diversa nisu in suo quaeque consistere.*

21 Plin. *Nat.* 2,166: *quod ita formasse artifex natura credi debet, ut, cum terra arida et sicca constare per se ac sine umore non posset, nec rursus stare aqua nisi sustinente terra, mutuo inplexu iungerentur ...*

bitu)[22]. On le constate, la nature réussit à créer entre des substances différentes une attirance réciproque qui permet leur union.

Si l'ordre de l'univers est ainsi fait de l'attirance et du mélange de substances diverses, la concorde peut aussi être rompue dans la mesure où du mélange résultent parfois des déséquilibres, des combats. Pline relève ainsi que dans l'atmosphère, le mélange d'une «quantité infinie d'air supérieur et de souffle terrestre»[23] provoque «nuages, tonnerre, foudre, grêle, givre, pluies, tempêtes, tourbillons, autant de maux pour les hommes et le combat de la nature avec elle-même»[24]; et de décrire alors «le va-et-vient de la nature et le mouvement rapide du ciel qui en accroît la discorde, comme quelque machine de guerre»[25].

L'unité du vivant est encore visible selon Pline à travers la présence sur terre des mêmes lois d'étreinte et de répulsion. Ce lien est explicitement mis en évidence au début du livre 20 inaugurant la longue étude des plantes médicinales. Pline souligne alors que la paix (*pax*), l'amitié (*amicitia*) ou la sympathie (*sympathia*) d'une part, la guerre (*bellum*) ou la haine (*odium*) d'autre part, sont des notions qui concernent autant les éléments de l'univers stellaire que, «pour descendre de ces hauteurs», des substances qui naissent sur terre comme l'aimant qui «attire à soi le fer tandis qu'un autre aimant le repousse» ou le diamant «réfractaire et invincible à toute autre violence, qui se brise par l'action du sang de bouc»[26]. En préambule au livre 24 qui prend en compte les remèdes extraits des arbres sauvages, Pline rappelle encore une fois que dans le règne végétal «on rencontre à chaque pas de merveilleux exemples de cette antipathie et de cette sympathie bien connues»[27]. Et l'auteur de nous exposer une fois encore les actions de répulsion, de destruction, que certains arbres, légumes ou plantes exer-

22 Plin. *Nat.* 2,166.

23 Plin. *Nat.* 2,102: *infinitum ex superiore natura aeris, infinitum terreni halitus miscens utraque sorte confunditur ...*

24 Plin. *Nat.* 2,102: *rerum naturae pugna secum.* Sur ce thème de la discorde des éléments naturels qui provoque les tempêtes, les rafales ou la foudre, cf. *ThlL* s.v. *discordia*, V,1 1339,25–56; cf. en particulier Lucr. 6,364–367; Ov. *Met.* 1,60; Sen. *Nat.* 2,59,12; 5,12,1.

25 Plin. *Nat.* 2,104: *sic ultro citro commeante natura, ut tormento aliquo mundi celeritate discordia accenditur*; pour la description des mouvements discordants dans la nature, cf. *Nat.* 2,103.

26 Plin. *Nat.* 20,1. C'est aux stoïciens et principalement à Posidonios que l'on doit le passage de la simple constatation des faits sympathiques ou antipathiques à l'explication générale de ces phénomènes par une doctrine systématique qui les met en relation avec le cosmos, cf. A. J. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste. L'astrologie et les sciences occultes* I (Paris ²1950) 89–90. On retrouve des exemples de cette doctrine stoïcienne notamment chez Cicéron *Div.* 2,33.34.142; 3,28 et *Nat. deor.* 2,19 où est discutée «la cohérence des choses, concordante, convergente, successive», trad. M. van der Bruwaene (Bruxelles 1978); sur cette *continuata cognatio* (*Nat. deor.* 2,19), cf. le commentaire de A. S. Pease, *M. Tulli Ciceronis. De Natura Deorum* (Cambridge 1958, rpt. Darmstadt 1968) 596. Quant à Pline, il fait remonter à Démocrite l'origine de ces correspondances entre ciel et terre: *ferunt Democritum, qui primus intellexit ostenditque caeli cum terris societatem* (*Nat.* 18,273). Voir encore K. Reinhardt, *Kosmos und Sympathie* (München 1926).

27 Plin. *Nat.* 24,1: *ad singula illius discordiae atque concordiae miraculis occursantibus.*

cent les uns sur les autres[28]. Il ajoute que certains éléments «même silencieux et très petits» peuvent détruire les caractéristiques essentielles d'autres matières[29], ou attirer à eux par affinité certaines substances, voire s'y mélanger[30]. Quant au règne animal, il offre également le spectacle d'«ententes amicales merveilleuses (*concordiae miracula*)»[31], comme celle du *musculus* qui nage devant la baleine pour l'avertir du danger en lui servant d'organes visuels[32], et d'inimitiés qui provoquent chez l'un ou l'autre des protagonistes blessures ou mort[33].

Intimement lié à l'équilibre mécanique de ces forces qui unissent les éléments du cosmos, il existe pour les stoïciens un autre principe ordonnateur qui fait du monde et de ses parcelles un tout organique; c'est la Nature comprise comme la divinité créatrice de l'univers[34]. La nature est alors à la fois l'ensemble de ce qui est et «ce principe régulateur qui est Dieu, mais un Dieu qui est aussi l'univers ordonné par lui, auquel il est immanent»[35]. Le monde est ainsi «sacré, œuvre de la nature et la nature elle-même», et doit être tenu pour une divinité[36].

28 Plin. *Nat.* 24,1–2.

29 Plin. *Nat.* 24,3: «les objets silencieux (l'adjectif *surdus* est à prendre ici au sens passif de «qui n'est pas audible» plutôt qu'au sens d'«inanimé» selon la traduction de J. André, Paris, 1972, qui ne prend pas en compte la conception plinienne de l'unité du vivant) même les plus petits, ont aussi leurs poisons. Les cuisiniers suppriment l'excès de sel des mets avec l'écorce fine du tilleul et la fleur de farine. Le sel atténue la fadeur des choses trop douces. Les eaux nitreuses ou amères sont adoucies par une addition de polente, au point d'être rendues potables en deux heures ... la craie de Rhodes et notre argile ont la même propriété.» Sur l'emploi poétique en latin de l'adjectif *surdus* dans ce sens passif, cf. Önnerfors, *op. cit.* (*supra* n. 2) 82–85. Pline utilise encore le terme *surdus* pour qualifier la nature silencieuse des végétaux en *Nat.* 20,1; 22,5; 27,146.

30 Plin. *Nat.* 24,3: «voici des exemples d'affinité: l'huile emporte la poix, parce que l'une et l'autre sont de nature grasse; l'huile seule se mêle à la chaux, parce que l'une et l'autre sont ennemies de l'eau.»

31 Plin. *Nat.* 9,185.

32 Plin. *Nat.* 9,186; sur cette entente merveilleuse, cf. le commentaire de E. de Saint-Denis (Paris 1955) 152.

33 Plin. *Nat.* 9,185–186; à propos de la lutte entre le serpent et l'éléphant (*Nat.* 8,34): «quelle raison apporter d'une telle inimitié, sinon que la nature se compose pour elle-même le spectacle de ces duels?»

34 Cette qualité divine de la Nature est exprimée notamment dans l'expression *rerum naturae maiestas* qui ouvre le volume 37 de l'*Histoire naturelle*; pour les autres occurrences du substantif *maiestas* en relation avec la Nature voir Plin. *Nat.* 2,101; 7,7; 18,5. Sur la conception stoïcienne de la nature en tant que principe actif qui fait exister le monde, voir Cic. *Nat. deor.* 2,29 et 82 et pour Pline, voir le commentaire de Beaujeu, *op. cit.* (*supra* n. 17) 115–117; Gigon, *op. cit.* (*supra* n. 14) 41–52; J. P. Dumont, «L'idée de Dieu chez Pline *HN* 2,1–5; 11–27», *Helmantica* 37 (1986) 219–237; Beagon, *op. cit.* (*supra* n. 14) 26–54. Plus généralement sur le concept de nature à Rome, cf. A. Pellicer, *Natura, étude sémantique et historique du mot latin* (Paris 1966) et C. Lévy (ed.), *Le concept de Nature à Rome. La physique. Actes du séminaire de philosophie romaine de l'Université de Paris XII-Val de Marne (1992–1993)* (Paris 1996).

35 F.-R. Chaumartin, «La nature dans les *Questions naturelles* de Sénèque», in: Lévy (ed.), *op. cit.* (*supra* n. 34) 177–190 (183) à propos de Sen. *Nat.* 2,45,1–3.

36 Cf. Plin. *Nat.* 2,1.2 et 27. Même idée chez Cicéron rapportant la pensée de Chrysippe (*Nat. deor.* 1,39): «le monde lui-même est dieu, son esprit étant partout mêlé (*ipsumque mundum deum dicit esse et eius animi fusionem universam*)», éd. et trad. van den Bruwaene, *op. cit.* (*supra* n. 26).

Les stoïciens définissent plus précisément la nature comme un souffle producteur de vie, un feu intelligent et créateur qui pénètre le monde dans sa totalité, c'est-à-dire dans toutes ses parties[37]. Pline souligne dès le premier volet de l'*Histoire naturelle* l'existence d'un souffle igné, «principe de vie qui pénètre l'ensemble de l'univers et s'unit étroitement au tout»[38] et reconnaît en chaque essence cette part de divin, semblable à «un pouvoir qui partout répandu fait sans cesse éruption sous des formes diverses»[39].

De cette omniprésence de l'air vital découle chez Pline la notion de continuité entre les essences qui s'exprime à travers l'emploi de l'homologie. Entre l'animal et la plante même structure: «le corps des arbres comme celui des animaux a une peau, du sang, de la chair, des nerfs, des veines, des os, de la moelle»[40]. Au contraire Théophraste, auteur d'une histoire des plantes et des minéraux connue de Pline[41], affiche une extrême prudence à l'égard de ce type de raisonnement analogique. Selon lui, l'utilisation de termes comme ceux de «fibres et vaisseaux» pour décrire les végétaux[42] entraîne une assimilation des plantes aux animaux, alors qu'il faut précisément «éviter de chercher une simi-

37 Cf. Sen. *Nat.* 2,45,3 ou *Benef.* 4,7,1. Au sujet du pouvoir créateur du feu intelligent qu'est la nature, cf. Cic. *Nat. deor.* 2,57: «Zénon définit la nature en disant qu'elle est un feu créateur qui pour engendrer suit son chemin. Il pense en effet que le propre de la technique est exactement de créér et de produire et que, ce que la main exécute ... la nature le produit beaucoup plus correctement; de ce feu habile, maître de tous les arts ... toute nature est productrice parce qu'elle a comme une voie et une loi qu'elle doit suivre», trad. van den Bruwaene, *op. cit.* (*supra* n. 26); cf. le commentaire de Pease, *op. cit.* (*supra* n. 26) 684.

38 Plin. *Nat.* 2,10: *spiritus, quem Graeci nostrique eodem vocabulo aera appellant, vitalem hunc et per cuncta rerum meabilem totoque consertum*; cf. *Nat.* 2,102.155. Voir aussi Cic. *Nat. deor.* 2,28 à propos de l'*hegemonikon*, «l'esprit de feu qui pénètre tout (*in omni fusum esse natura*)», idée reprise en *Nat. deor.* 1,3.

39 Plin. *Nat.* 2,208 au sujet des merveilles de la terre, les cheminées souterraines. Sur l'ingéniosité de la nature, voir Plin. *Nat.* 7,32; 9,102; 11,2; 21,1; 27,8; 31,1; cf. J.-M. André, «Nature et culture chez Pline l'Ancien», in: *Recherches sur les artes à Rome* (Paris 1978) 7–17.

40 Plin. *Nat.* 16,181. Notons ici la récurrente apparition dans les textes hippocratiques de l'analogie entre la terre et une parcelle du corps humain, le ventre, qui «s'insère dans le cadre d'une théorie micro-macrocosmique où l'homme est à l'imitation du monde», selon les termes de J. Jouanna, «Terre et paysage chez Hippocrate» in: C. Manduit/P. Luccioni (edd.), *Paysages et milieux naturels dans la littérature antique* (Lyon 1998) 83–96 (87).

41 Pour tous les volumes qui traitent des plantes, ainsi que pour le dernier livre sur les pierres précieuses, Théophraste figure dans le catalogue des sources; le livre 15 s'ouvre par exemple sur une de ses observations (*Nat.* 15,1).

42 Theophr. *Hist. pl.* 1,2,3: «Fibres et vaisseaux n'ont par eux-mêmes aucun nom et reçoivent celui qu'ils doivent à leur ressemblance avec les constituants qui existent chez les animaux. Peut-être ces éléments-là s'en différencient-ils par ailleurs, comme d'une manière générale le règne végétal, variable, nous l'avons déjà dit. Mais puisqu'on doit rechercher l'inconnu à travers le mieux connu, et que sont mieux connus les caractères particulièrement importants et qui tombent manifestement sous notre sens, de toute évidence il nous faut suivre ce fil directeur pour traiter notre sujet», trad. S. Amigues, *Théophraste. Recherches sur les plantes*, Tome I. *Livres I–II* (Paris 1988). Sur cette méfiance de l'analogie chez Théophraste, cf. D. E. Eichholz, *Theophrastus. De lapidibus* (Oxford 1965) 24 n. 3.

litude totale» entre ces éléments «tant pour ce qui a trait à la reproduction que pour le reste»[43]. L'absence dans l'*Histoire naturelle* d'une telle mise en garde envers l'analogie tend à démontrer que ce type de figure exprime pour Pline la continuité d'essence entre les diverses parcelles du microcosme. Pour rendre cette parfaite harmonisation entre les espèces, il va même jusqu'à réfuter certains points de l'enseignement d'Aristote. «Alors que beaucoup d'auteurs ont refusé la respiration aux insectes»[44], il affirme ainsi que non seulement ils vivent «comme les plantes et les arbres», mais qu'ils respirent; la réflexion affirme doublement la continuité d'essence entre végétaux et animaux: «Quoi donc! Les insectes seraient privés du souffle vital, quand certains d'entre eux volent et vivent au milieu même de l'élément respirable ...!»[45] A l'intérieur d'une même classe, il estompe les différences en reconnaissant aux poissons pourvus ou non de branchies la possibilité de respirer. Selon lui en effet d'autres organes respiratoires peuvent jouer le rôle de poumons; et de s'interroger: «qui s'étonnerait que l'air vital pénètre jusque dans les eaux, puisqu'on le voit s'en exhaler ...?»[46]

Ce souffle qui fait vivre végétaux et animaux fait également vivre les substances enfouies dans la terre, car cet air vital «pénètre dans les terres, si compact que soit cet élément: à preuve les animaux qui vivent toujours ensevelis comme les taupes»[47]. En préambule aux volumes sur les végétaux, Pline souligne encore ce lien naturel qui unit aux animaux et aux plantes les substances du sous-sol, métaux et minéraux: «reste à parler d'êtres qui ne sont pas non plus dépourvus de respiration – puisque rien ne peut vivre sans elle – des produits issus de la terre et aussi des corps qu'on en extrait.»[48] A. Ernout a très justement observé que Pline annonce ici le sujet de ses prochains livres en distinguant les végétaux, nés de la terre (*terra edita*) et les minéraux qu'on en extrait (*inde eruta*)[49]. Pour illustrer cette intuition plinienne d'une continuité d'essence entre

43 Theophr. *Hist. pl.* 1,1,3, trad. Amigues, *op. cit.* (*supra* n. 42). La mise en garde réitérée dans les premiers paragraphes de cet ouvrage contre l'assimilation systématique des plantes aux animaux reflèterait un trait de polémique contre Aristote et son ingénieuse comparaison entre la racine de la plante et la tête de l'animal (*Part. an.* 686b 35); cf. Amigues, *op. cit.* (*supra* n. 42) 70, n. 11.

44 Plin. *Nat.* 11,5: *insecta multi negarunt spirare.*

45 Plin. *Nat.* 11,7: *volare quidem aliqua et animatu carere in ipso spiritu viventia ... quis facile crediderit*?; contre l'opinion d'Aristote, *Hist. an.* 535b 3.

46 Plin. *Nat.* 9,16–17: «je vois qu'Aristote était de cet avis ... (que les poissons sans poumon ne peuvent pas respirer) ... et qu'il a convaincu beaucoup de savants illustres. Cela ne m'empêche pas d'avouer que je ne me range pas à cette opinion, parce que d'autres organes respiratoires peuvent jouer le rôle de poumons, suivant les desseins de la nature.»

47 Plin. *Nat.* 9,17.

48 Plin. *Nat.* 12,1: *restat ut neque ipsa anima carentia – quandoquidem nihil sine ea vivit –, terra edita, aut inde eruta dicantur.*

49 A. Ernout, *Pline l'Ancien. Histoire naturelle. Livre XII* (Paris 1949) 65, base son interprétation sur l'emploi de *erutum* (*Nat.* 11,111) et *eruitur* (*Nat.* 33,4) à propos de l'extraction de l'or.

toutes les substances existantes, citons encore l'exemple emblématique de ce végétal, le lithospermon, qui porte à l'extrémité de ses feuilles «de petites pierres blanches et rondes comme des perles», dont la beauté a émerveillé Pline; ce dernier s'étonne ainsi de «la difficulté» que la nature a dû éprouver «à faire naître ainsi une pierre d'une plante (*tam exquisita difficultas lapidis ex herba nascentis*)»[50].

Soulignons ici l'extrême originalité de cette conception organique des matières que d'autres prétendent inanimées. Ainsi Cicéron refuse de croire que la motte de terre et le caillou puissent être le résultat d'une quelconque action de la nature, contrairement à «un arbre ou un être vivant en lequel n'apparaît aucune anarchie mais un plan et comme un semblant de technique»[51]. Par ailleurs, on trouve chez Aristote, plutôt qu'une opposition, la trace d'une hiérarchisation entre substances inorganiques, plantes, animaux, hommes et dieux[52]. Cette organisation graduée s'explique et se justifie par l'existence d'êtres intermédiaires, comme les actinies et les éponges, qui ressemblent à la fois aux végétaux et aux minéraux: «Ainsi la nature passe petit à petit des êtres inanimés aux êtres doués de vie, si bien que cette continuité empêche d'apercevoir la frontière qui les sépare, et qu'on ne sait auquel des deux groupes appartient la forme intermédiaire.»[53] Dans l'*Histoire naturelle* en revanche, point d'opposition, point de hiérarchie semblables, mais une homologie entre des métaux et des minéraux

50 Plin. *Nat.* 27,98–99: «et parmi les plantes il n'en est aucune dont la vue m'ait davantage étonné.»

51 Cic. *Nat. deor.* 2,82: *non ita dicimus ut glaebam aut fragmentum lapidis aut aliquid eius modi nulla cohaerendi natura, sed ut arborem, ut animal, in quibus nulla temeritas sed ordo apparet et artis quaedam similitudo*; en 2,33 Cicéron parle encore des «natures élémentaires et ébauchées» (*primis inchoatisque naturis*) qu'il oppose aux «natures terminales et parfaites» (*ultimas perfectasque*), éd. et trad. van den Bruwaene, *op. cit.* (*supra* n. 26). Selon le commentaire de Pease, *op. cit.* (*supra* n. 26) 622, Cicéron ne pense pas à une évolution génétique mais à l'existence d'objets ou d'organismes classifiables sur la base de leur possession ou de leur manque de pouvoirs particuliers.

52 M. Vegetti, *Opere biologiche di Aristotele* (Torino 1971) 538, refuse d'interpréter cette continuité en terme d'une intuition «dei processi evolutivi e trasformistici» qui contredirait la conception aristotélicienne de la nature et de la fixité des essences spécifiques. Cette classification se retrouve chez Théophraste, avec un intérêt plus marqué pour les végétaux et les substances inorganiques; cf. J. Vallance, «Theophrastus and the Study of the Intractable: Scientific Method in *De Lapidibus* and *de Igne*», in: W. W. Fortenbaugh/R. W. Sharples (edd.), *Theophrastean Studies: on Natural Science, Physics and Metaphysics, Ethics, Religion and Rhetoric* III (New Brunswick/Oxford 1988) 25–40, et notamment 26–27.

53 Arist. *Hist. an.* 588b 4–588b 6, trad. P. Louis (Paris 1969). Pline parle aussi de ces êtres intermédiaires issus «ni du règne animal ni du règne végétal, mais qui en forment un troisième participant de l'un et de l'autre», soit les orties et les éponges, qui possèdent eux aussi des sens. Il se différencie une nouvelle fois de la thèse d'Aristote qui affirme que «ces êtres n'ont aucune sensibilité» (*Part. an.* 681a 19–20). Et de décrire les orties qui perçoivent l'approche d'une main ou les éponges qui sentent lorsqu'on les arrache (*Nat.* 9,146–148).

vivant comme les plantes et les animaux, naissant au sein de la terre, s'y développant[54] et étant même dotés de sexualité[55].

2. *Mode de fabrication du texte*

Il convient maintenant d'étudier la manière dont cet ordre naturel peut se refléter dans la composition de l'*Histoire naturelle*, et tout d'abord dans la distribution de la matière. Pour ce faire il me faut mettre en évidence une notion qui permet de tracer une correspondance entre l'agencement du microcosme textuel et celui du cosmos. Il est en effet une notion charnière entre monde naturel et monde humain, c'est celle de mélange compris comme l'entrelacement des natures hétérogènes.

L'image du mélange apparaît dans l'*Histoire naturelle* dès qu'il s'agit pour Pline de faire connaître la manière dont coexistent entre elles les parcelles du cosmos. Nous venons de le voir, la cohésion de l'univers stellaire naît de l'assemblage des matières les unes avec les autres, *complexus*, d'entrelacs, *nexus, inplexus*, de jointures, *jungi*, de fusions, *confundi.* Le verbe *miscere* lui-même revient à plusieurs reprises pour souligner la manière dont se mélange le divers pour former certaines parties de l'univers: atmosphère composée d'un mélange d'air supérieur et d'exhalaison terrestre[56]; couleurs de l'arc-en-ciel dues au mélange des nuages, du feu et de l'air[57]; zone intermédiaire constituée par un salutaire mélange des deux éléments, feu et eau[58]; goût de sel de la mer s'expliquant peut-être par le mélange d'une très grande quantité de chaleur de nature sè-

54 Quelques exemples choisis de la vie des métaux et des minéraux dans l'*Histoire naturelle*: «ce qui cause notre perte, ce qui nous mène dans les enfers, ce sont les matières qu'elle a cachées dans ses profondeurs et qui ne se forment pas en un jour (*non nascuntur repente*)» (*Nat.* 33,39); Pline note au sujet d'une variété de cuivre, l'orichalque, «qu'on ne trouve plus depuis des années, la terre étant lasse d'enfanter (*effeta tellure*)» (*Nat.* 34,2); certaines mines de plomb «abandonnées – fait étrange – renaissent plus productives (*fertilius revivescunt*)» (*Nat.* 34,164); «pour l'onyx, nos ancêtres pensaient qu'il ne naissait que dans les montagnes d'Arabie et nulle part ailleurs (*nec usquam aliubi nasci putavere nostri veteres*)» (*Nat.* 36,59). Les lieux de naissance des gemmes sont encore plus systématiquement mentionnés: «il est certain que le succin est né dans les îles de la Mer du Nord (*certum est gigni in ...*)» (*Nat.* 37,42); «l'Inde seule engendre les opales (*India sola et horum mater est*)» (*Nat.* 37,80).

55 R. Halleux, «Fécondité des mines et sexualité des pierres dans l'Antiquité gréco-romaine», *RBPh* 48 (1970) 16–25. Citons le cas des aétites (*Nat.* 36,149) «qui, dit-on, se présentent par couples, un mâle et une femelle» ...; celle «qui provient d'Afrique est petite et tendre et porte en elle comme en son sein une argile douce et blanche. Elle est friable et on lui attribue le sexe féminin; l'espèce mâle, que produit l'Arabie est dure ...» Théophraste témoigne le premier du sexe des minéraux, analogiquement déduit selon Eichholz, *op. cit.* (*supra* n. 42) 37, de la manière dont se forment les pierres dans les organes humains. Selon ce qui a été dit précédemment sur Théophraste et sur les limites qu'il attribue à l'analogie, il faut là aussi, à l'opposé du discours de Pline, se garder d'y voir une réelle assimilation du monde minéral au règne animal.

56 Plin. *Nat.* 2,102.

57 Plin. *Nat.* 2,150.

58 Plin. *Nat.* 2,190.

che[59]. Sur terre ont été observés les mêmes phénomènes d'attirance entre certaines substances qui se mêlent les unes aux autres, comme cette huile qui se mêle à la chaux[60].

Cette notion de mélange se retrouve dans le travail de l'homme, puisque le technicien reproduit cette loi dans la mise au point d'inventions qui n'ont été rendues possibles qu'avec des substances possédant cette capacité naturelle de se mélanger. La médecine en est l'exemple le plus éloquent, elle qui est précisément née de la connaissance des sympathies, attirance et mélange, et antipathies, répulsion et destruction, de toutes ces parcelles entre elles[61]. La technique des alliages de certains métaux s'est bâtie elle aussi sur les leçons d'affinités enseignées par la nature[62]. L'ensemble de la science agricole est encore un perpétuel apprentissage du mélange des conditions naturelles le plus approprié pour une production optimale[63]; ainsi par exemple «en Afrique, ... en y plantant (le vignoble) au couchant ou au nord, on combinera le mieux (*optime miscebit*) l'influence du sol avec celle du climat»[64], ou «il est très bon de séparer les cépages et de les planter chacun dans un quartier, car les cépages mêlés ne s'accordent pas non seulement dans le moût, mais encore dans le vin (*mixtura enim generum ... discors*); ou, s'il sont mêlés, il ne faut réunir que des plants mûrissant ensemble»[65]. Cette modalité du mélange sur laquelle s'est constitué l'ordre naturel est ainsi posée par Pline comme l'un des fondements de certaines activités humaines, médicales ou artisanales.

Il convient maintenant de démontrer que Pline cherche également à organiser la matière de l'*Histoire naturelle* en imitant cette loi du mélange, et à recréer la continuité du vivant à travers l'agencement de certains chapitres[66].

59 Plin. *Nat.* 2,222.

60 Plin. *Nat.* 24,3.

61 Plin. *Nat.* 24,4; 28,81.84; 29,61: *illa concordia rerum aut repugnantia medicinae gignuntur.* Aussi est-il recommandé (*Nat.* 22,106) d'observer lors des préparations médicamenteuses la sympathie et l'antipathie naturelles des ingrédients (*nulli satis custodita in mixturis concordia naturae ac repugnantia*).

62 Plin. *Nat.* 34,5: *quondam aes confusum auro argentoque miscebatur*; à propos du bronze de Corinthe *Nat.* 34,6: *hoc casus miscuit Corintho.* La Nature travaille aussi sous l'aspect plus aléatoire du hasard (*casus*) que Beagon, *op. cit.* (*supra* n. 14) 63–65, interprète comme une nature qui travaille par l'intermédiaire d'actions humaines ou animales. Pour Pline le hasard est un autre «maître» que la nature, «même peut-être plus riche en leçons (*magister alius et paene numerosior*)» (*Nat.* 17,101).

63 Sur cette technicité de la nature dont Pline se fait tout au long de sa recherche le porte-parole et qui se pose comme modèle de l'activité artisanale humaine, cf. G. Milanese, «*Manifesta docet res.* Ricerca di tematiche nel pensiero greco e romano», *Maia* 34 (1982) 31–57.

64 Plin. *Nat.* 17,20.

65 Plin. *Nat.* 17,187. Citons encore la fabrication d'engrais (*Nat.* 17,46); la culture des olivaies (*Nat.* 17,127), la technique de la greffe (*Nat.* 17,119).

66 Pour une analyse détaillée et perspicace des rapports que les médecins, poètes, philosophes et artistes de l'Antiquité ont tissés entre les lois du vivant et celles de la création artistique, voir l'ouvrage de J. Pigeaud, *L'art et le vivant* (Paris 1995).

Étant donné les liens qui unissent toutes les parcelles entre elles, par mimétisme un examen de celles-ci ne devrait pas être fragmenté et éparpillé selon la succession des trois grands règnes, mais idéalement rassemblé et entrelacé dans un même lieu. C'est précisément ce que Pline reconnaît en ces termes: «la méthode de ce travail oblige à fragmenter les matières qui doivent à nouveau être mélangées quand on veut connaître à fond la nature des choses.»[67] Nous sommes alors au livre 22, dans un chapitre consacré au miel étudié plus particulièrement sous l'angle de ses utilisations médicales[68]. Pline rappelle alors que le thème du miel, ses origines, ses différences, les régions d'où il provient, ses caractères[69], a déjà fait précédemment l'objet de ses observations, lors de l'étude des abeilles et des fleurs, respectivement aux livres 11 et 21[70]. Règne végétal et animal loin d'être nettement différenciés se fondent ainsi à travers la nature d'un seul et même élément qui les recoupent l'un et l'autre, le miel[71]. Tout en s'excusant de ne pas pouvoir réaliser cette œuvre mimétique parfaite qui refléterait l'unité du vivant, Pline en appelle ainsi au livre 22 à la capacité du lecteur de recomposer de lui-même les entrelacs qui relient tous les constituants du cosmos. Ce merveilleux mélange de l'abeille et de la fleur, Pline parvient en fait à le réaliser dans un passage sur l'observation des signes que la nature fournit au paysan dans son travail annuel; et c'est à travers la syntaxe de la phrase, où les termes s'entrecroisent, qu'apparaît au lecteur cette union de l'insecte et de la plante: «c'est à cette époque aussi que l'abeille en sortant annonce que la fève est en fleur, et que la fève en fleurissant appelle l'abeille (... *et apicula procedens fabam florere indicat, fabaque florescens eam evocat*).»[72]

L'agencement des derniers paragraphes du volume 27 témoigne à son tour de cet estompage recherché entre les passages d'une classe à l'autre. L'ensemble de ce livre met un terme à l'observation du règne végétal en classant une dernière fois par ordre alphabétique les plantes dotées de vertus médicales. Alors que le texte conclut à l'exhaustivité des faits recueillis[73], non seulement Pline redifférencie l'ensemble des plantes par leurs propriétés curatives et les

67 Plin. *Nat.* 22,109: *cum ratio operis dividi cogeret miscenda rursus naturam rerum pernoscere volentibus.* Pline souligne à de nombreuses reprises l'objectif de son travail qui aspire à une connaissance exhaustive des parcelles de la nature. Toutes les apostrophes aux lecteurs (*legentes*) sont pour souligner sa volonté de tout faire connaître de la nature des choses; cf. *Nat.* 2,241: «mais mon esprit, sortant de l'explication de la nature, se hâte de conduire les lecteurs comme par la main, à travers tout le globe terrestre»; *Nat.* 8,44: «les lecteurs pourront par nos soins voyager rapidement parmi tous les ouvrages de la nature»; *Nat.* 18,214: «mais nous donnerons aussi les opinions des autres savants car nous n'expliquons pas seulement un pays, mais la nature entière».

68 Plin. *Nat.* 22,107–109.

69 Plin. *Nat.* 22,109: *mellis causas atque differentias nationesque et indicationem in apium ac deinde florum natura diximus.*

70 Plin. *Nat.* 11,30–45 et *Nat.* 21,70–76.

71 Le miel, ses poisons et ses vertus curatives, est encore décrit en *Nat.* 29,97 et *Nat.* 32,43.

72 Plin. *Nat.* 18,253.

73 Plin. *Nat.* 27,143: *et de herbis quidem memoria digna hactenus accepimus aut comperimus.*

conditions qui président à leurs efficacités variables, mais fait dévier son propos, sans motivation explicite, sur un rappel des diversités entre les races humaines[74]. Ces ultimes comparaisons, qui surviennent au delà du cadre fermé du système alphabétique qui ordonne les végétaux, et alors même que Pline insiste sur l'aboutissement de son travail, donnent l'impression au lecteur que les parois entre règne végétal et animal sont perméables. A une seule reprise, et en conclusion aux observations des merveilles de la terre, de la mer, du feu et de l'eau, Pline reconnaît explicitement déjouer la planification fragmentée de son travail en combinant le divers en un seul lieu: «dans la suite, nous reparlerons de tout cela plus largement et plus en détail, car, pour le moment, je fais voir comme un assortiment de merveilles de partout (*quadam mixtura rerum*).»[75]

Le thème de l'union des parcelles de l'univers, ciel et terre, se retrouve encore dans l'apprentissage de l'agriculture qui combine les connaissances théoriques et techniques. Au livre 18 consacré à l'agriculture, Pline affirme ainsi que c'est une «tentative ardue, immense, que de vouloir unir (*misceri*) la divine science du ciel à l'ignorance rustique»[76]. Plus loin se confirme son intention de mêler aux travaux des champs un savoir théorique, l'astronomie: «si grande est l'opportunité de la science que pour ma part je vais la mélanger (*miscebo*) aux travaux agricoles aussi nettement et clairement que possible.»[77] Dans l'agencement du texte, ces deux facettes d'un même sujet, théorie et pratique de l'agriculture, alternent alors sans cesse pour rendre sensible leur indispensable mélange dans l'acquisition des meilleures façons de tirer profit de la terre[78]. A un premier exposé sur la science astronomique (§§ 207–225), succède la description des signes à observer dans la nature et des travaux à faire[79], auxquels se mêlent encore des indications sur les lois célestes (§§ 226–320), remarques qui sont à leur tour complétées par de nouvelles analyses du fonctionnement du ciel (§§ 321–365). Eléments du ciel et de la terre, unis dans la nature, s'entremêlent donc dans la structure du discours, puisque comme il le redit en ouverture du livre suivant, «pour qui sait comprendre, l'observation des campagnes n'est pas

74 Plin. *Nat.* 27,145: *sunt et gentium differentiae non mediocres*; cf. *Nat.* 7,7–8.

75 Plin. *Nat.* 2,241: *plura mox et distinctius; nunc enim quadam mixtura rerum omnium exhibentur miracula.*

76 Plin. *Nat.* 18,206: *spes ardua, inmensa misceri posse caelestem divinitatem inperitiae rusticae.*

77 Plin. *Nat.* 18,274: *tanta litterarum occasio est, quas equidem miscebo agrestibus negotiis quam potero dilucide atque perspicue*; la traduction de H. Le Bonniec (Paris 1972): «telle est l'utilité de la science, à laquelle je ferai sa place dans mon exposé ...», ne rend pas cette notion essentielle de mélange que je me suis efforcée ici de restituer.

78 Cette difficile tâche du mélange de l'astronomie à l'inculture des paysans est justifiée en ces termes (*Nat.* 18,206): «mais il faut l'entreprendre à cause de l'énorme profit (*tam grandi vitae emolumento*) qu'en tire l'humanité.»

79 Parmi la multitude de signes que la nature offre au paysan et qui sont autant d'enseignements sur le ciel, citons ceux des feuilles mortes sur le sol qui annoncent le signal des semailles (*Nat.* 18,225), des feuilles de l'olivier, du tilleul, du peuplier blanc qui se retournent et signalent le solstice d'été (*Nat.* 18,266) ou encore l'apparition des vers luisants, les «Pléiades terrestres» (*Nat.* 18,251), indices de la maturité de l'orge.

moins utile pour la connaissance du ciel que la science astronomique pour la culture des terres»[80].

3. Description des gemmes

Cet assemblage harmonieux des parcelles de la nature se mêlant les unes aux autres, que l'organisation du discours s'efforce de reproduire, Pline va totalement le réaliser dans le dernier volume de l'*Histoire naturelle* par la description des gemmes. J'entends maintenant rechercher la manière dont l'auteur guide son lecteur, à travers l'observation des pierres précieuses, vers cette contemplation complète de la nature.

3.1 Union du divers: l'analogie

Le raisonnement analogique est l'outil discursif choisi par Pline pour exprimer la continuité du vivant. Plus que des tropes qui suppléent à une insuffisance du lexique[81], métaphores et comparaisons sont des procédés rhétoriques qui dans ce livre sur les gemmes interrogent et enseignent l'affinité des liens entre les êtres du cosmos. «Bien métaphoriser, c'est contempler le semblable» écrit J. Pigeaud, c'est installer «un paysage avec deux objets et un spectateur qui observe, juge, apprécie si le semblable est bien semblable; qui reconnaît si finalement, il existe bien un air de famille entre les objets que la métaphore relie en affirmant qu'il y a du semblable entre eux»[82]. L'écrivain offre alors à son lecteur le temps de «la jouissance esthétique» qui est celui de «la reconnaissance»[83], lorsque grâce aux analogies il met sous les yeux[84] le réseau de correspondances qui unit dans l'univers les éléments de diverses natures.

80 Plin. *Nat.* 19,1: *vereque intellegentibus non minus conferunt rura deprehendendo caelo quam sideralis scientia agro colendo.*

81 Pour la métaphore-catachrèse, cf. Cic. *De orat.* 3,155: «... l'expression métaphorique éclaire ce que nous voulons faire comprendre et cela grâce à la comparaison avec l'objet, exprimée au moyen d'un mot qui n'est pas le mot propre»; *De orat.* 3,156: «donc ces métaphores sont des espèces d'emprunts, grâce auxquels nous prenons ailleurs ce qui nous manque», trad. E. Courbaud/H. Bornecque (Paris 1961); voir encore Sen. *Benef.* 2,34,2 et Quint. *Inst.* 8,6,5. Pour l'emploi de la métaphore par Sénèque, cf. M. Armisen-Marchetti, «La métaphore et l'abstraction dans la prose de Sénèque», in: O. Reverdin/B. Grange (edd.), *Sénèque et la prose latine*, Entretiens sur l'Antiquité classique 36 (Vandœuvres-Genève 1991) 99–139. Sur les liens entre métaphores et comparaisons, cf. Cic. *De orat.* 3,158 et Quint. *Inst.* 8,6,8.

82 Arist. *Poet.* 1459a 7. La citation d'Aristote ainsi que la réflexion suivante sont extraites de J. Pigeaud, *Aristote. La Vérité des songes. De la divination dans le sommeil* (Paris 1995) 60. Pour la définition de la métaphore en tant que trope fondé sur la ressemblance et outil de la connaissance, voir Arist. *Top.* 140a 9; Rhet. Her. 4,34,45; Quintilien, *Inst.* 1,6,1.

83 Citation de Pigeaud, *op. cit.* (*supra* n. 82) 59–60.

84 Rhet. Her. 4,34,45: la métaphore «s'utilise pour mettre une chose sous les yeux (*ea sumitur rei ante oculos ponendae causa*)».

3.1.1 Répartition des couleurs

J'aimerais tout d'abord mettre en évidence les procédés par lesquels l'auteur fait voir à son lecteur la répartition des couleurs qui habillent la gemme.

Les myrrhins[85] constituent la première matière précieuse décrite dans le livre 37. Ils sont prisés pour leurs couleurs, «le plus souvent des taches qui tournent sur elles-mêmes dans le pourpre, le blanc et une troisième issue des deux autres, comme si au passage d'une couleur s'enflammait le pourpre ou rougissait le laiteux»[86]. Au moyen de l'image «des taches qui tournent sur elles-mêmes» (*circumagentes se maculae*), Pline rapproche la matière minérale du cosmos: le dessin des couleurs est celui de la trajectoire des révolutions sidérales[87] (*circumagere*). Le lien avec le cosmos est encore souligné plus loin lorsque Pline compare certaines nuances à «celles qu'on voit au bas de l'arc-en-ciel»[88]. Le lecteur découvre alors le spectacle en acte, avec les participes présents des verbes inchoatifs *ignescere* et *rubescere*, de cette communion astrale et humaine[89]. L'écrivain guide le regard sur le lieu d'une rencontre, à l'instant où une orbite pourpre transite vers une trajectoire blanche, où leurs degrés d'intensité respectifs s'influencent réciproquement au point de révéler tantôt un

85 Le myrrhin paraît fortement s'identifier avec le spath-fluor, cf. E. de Saint-Denis, *Pline l'Ancien. Histoire Naturelle. Livre XXXVII* (Paris 1972) 137; A. I. Loewental/D. B. Harden, «*Vasa Murrina* with a Note by C. E. Bromehead», *JRS* 39 (1949) 31–37; C. N. Bromehead, «What was Murrhine», *Antiquity* 26 (1952) 65–70; G. Brugnoli, «*Vasa myrrhina*», in: S. Sconocchia/L. Toneatto (edd.), *Lingue tecniche del greco e del latino. Atti del 1° Seminario internazionale sulla letteratura scientifica e tecnica greca e latina* (Trieste 1993) 118–122; notons que G. Brugnoli, à tort, dénie à Pline un quelconque intérêt scientifique dans son observation des gemmes qui serait uniquement motivée parce qu'elles cristallisent la critique de la *luxuria*, éléments qui ne condensent la majesté de la nature qu'«illusoriamente»!

86 Plin. *Nat.* 37, 21: *sed in pretio varietas colorum subinde circumagentibus se maculis in purpuram candoremque et tertium ex utroque, ignescente veluti per transitum coloris purpura aut rubescente lacteo.*

87 Pour les Anciens, le mouvement circulaire était le seul déplacement qui pouvait convenir aux astres divins et sphériques. Ils voyaient ainsi entre la forme et la trajectoire circulaire des astres un rapport de cause à effet, cf. Cic. *Nat. deor.* 2,49 ou Plin. *Nat.* 2,5. Cette idée qui remonte à Platon et aux Pythagoriciens subsistera avec la valeur d'un dogme dans toute l'Antiquité. Les écrivains latins ont commencé par utiliser le verbe *circumagere* et ses dérivés pour décrire une orbite, par exemple Sen. *Nat.* 7,2,2: *assiduo caeli circumactu.* Pour d'autres références, cf. A. Le Boeuffle, *Le vocabulaire latin de l'astronomie* (Lille 1973) s.v. *circum* 90.

88 Plin. *Nat.* 37,22: *quosdam colorum repercussus, quales in caelesti arcu spectantur imi.*

89 L'utilisation de verbes inchoatifs pour rendre un processus de métamorphose en cours fait partie des procédés discursifs relevés par L. Callebat dans son étude de la description des *mirabilia aquarum* chez Pline l'Ancien, «Science et Irrationnel – Les *mirabilia aquarum*», *Euphrosyne* 16 (1988) 155–167. L'arc qui teinte le ciel est devenu depuis Ovide le paradigme de toute rêverie sur le différencié et le mélangé, cf. Ov. *Met.* 6,65–67. Pour Sénèque par contre, l'arc-en-ciel est un phénomène illusoire d'harmonie car l'unité ne peut être qu'une continuité sans juxtaposition: *unitas est sine commissura continuatio* (*Nat.* 2,2,2).

éclat, tantôt une coloration. Serait-ce le pourpre[90] brillant qui prend feu[91] au plus près de l'incandescence de la blancheur[92], ou alors le blanc lacté qui rougit au voisinage du pourpre sombre?[93] Pline conçoit l'intervalle entre les deux couleurs (*per transitum coloris*) à la fois comme un espace qui sépare et une matrice qui engendre des nuances nouvelles. Si la transition révèle l'existence de deux taches colorées distinctes, mystérieusement le moment où se réalisent l'articulation et la fusion se dérobe au regard[94].

Au sujet des myrrhins toujours, aux préférences de certains pour les «reflets de couleurs tel qu'on en observe en bas de l'arc-en-ciel» est juxtaposé le goût d'autres pour les «taches adipeuses, les grains de sel et les verrues non proéminentes, mais comme dans le corps humain, le plus souvent sessiles»[95]. Cette phrase pose les derniers jalons entre l'infiniment grand, reflets de couleurs semblables à ceux de l'arc-en-ciel (*repercussus, quales in caelesti arcu*) et l'infiniment petit, qualités formelles des couleurs comparées d'une part à certaines particularités du corps humain (*ut in corpore*), d'autre part aux infimes produits «silencieux» de la mer[96]. Par le biais de la description des couleurs, au moyen de l'analogie avec la graisse[97] et les verrues, ce sont des qualités du monde animal qui pénètrent ainsi dans le microcosme minéral.

Passons en revue maintenant d'autres descriptions de couleurs ou d'éclats qui mettent en perspective les liens que les gemmes entretiennent avec le reste

90 Pline fait voir dans ces taches myrrhines la couleur pourpre selon sa double caractéristique qui est celle d'un éclat intense marié à une nuance rouge sombre. Il souligne d'ailleurs (*Nat.* 9,134) que la teinture tyrienne obtenue dans un bain de buccin et de pourpre pélagienne est d'un brillant foncé et (*Nat.* 9,135) qu'«on l'apprécie surtout quand elle a la couleur du sang figé: foncée, vue de face; avec des reflets brillants vue de biais; d'où l'épithète de pourpre qu'Homère donne au sang (*laus ei summa in colore sanguinis concreti, nigricans aspectu idemque suspectu refulgens, unde et Homero purpureus dicitur sanguis*)», cf. J. André, *Etude sur les termes de couleurs dans la langue latine* (Paris 1949) 96.

91 L'éclat est alors si éblouissant que la sensation colorée s'efface devant la luminosité.

92 De son acception originelle, le substantif *candor* conserve l'intensité de «l'éclat de la flamme, l'éblouissement du métal en fusion», cf. André, *op. cit.* (*supra* n. 90) 32.

93 Pline dégage cette fois du pourpre sa couleur qui influence le blanc lacté en lui prêtant une coloration rougeoyante.

94 Ainsi Pline est certain de la couleur des pourpres et des blancs, mais il hésite sur la troisième nuance: un incendie pourpre ou une blancheur rougissante?; sur l'emploi de *veluti* avec l'ablatif absolu que l'on traduit par «comme si», cf. A. Ernout/F. Thomas, *Syntaxe latine* (Paris ²1959) 284–285.

95 Plin. *Nat.* 37,22: *sunt qui maxime in iis laudent extremitates et quosdam colorum repercussus, quales in caelesti arcu spectantur imi; aliis maculae pingues placent – tralucere quicquam aut pallere vitium est – itemque sales verrucaeque non eminentes, sed, ut in corpore etiam, plerumque sessiles.*

96 Sur les substances qui sont par nature «silencieuses» (*surdus*) dans l'*Histoire naturelle*, cf. *supra* n. 29; sur le sel, produit des eaux *Nat.* 31,72–105.

97 Cf. *Nat.* 11,212 où la graisse est décrite semblable à «un liquide, comme de la sève, situé entre la chair et la peau (*pingue inter carnem cutemque suco liquidum*)».

du cosmos. Dans l'escarboucle brille «un feu aux gouttes d'or étoilées, toujours présent dans le corps de la pierre, jamais sur la peau»[98]. Comme précédemment avec les termes de *maculae pingues, verruca*, l'emplacement de l'éclat est assimilé à un élément de l'épiderme, la peau se référant à la superficie de la gemme, le corps à ses couches plus profondes. Les sardoines d'Arabie se reconnaissent à leur «racine noire ou imitant le bleu» et à leur «ongle imitant le vermillon»[99]. L'image de la racine se retrouve dans l'*Histoire naturelle* non seulement dans le monde végétal et animal, mais aussi dans celui des matières minérales, où elle désigne la base des masses pierreuses que sont les montagnes[100]. Quant à l'analogie de la surface de la gemme avec l'ongle, on la retrouve dans le monde végétal à propos de la partie blanche des pétales[101]. Il y a encore cette onyx aux «veines nombreuses et multicolores à l'indescriptible couleur lorsque toutes ces nuances passent de l'une à l'autre et se transforment dans une seule harmonie céleste d'une douceur pleine de grâce»[102]. Notons ici le raccourci analogique qui de l'infiniment ténu, les veines[103], fait s'élancer le regard vers l'infiniment vaste, l'harmonieuse musique des astres dans le cosmos[104]. Même trajectoire visuelle dans le dessin de la couche inférieure des sardoines indiennes[105] comparée à des

98 Plin. *Nat.* 37,100: *ignis optentus stellantibus fulget intus aureis guttis, semper in corpore, numquam in cute.*

99 Plin. *Nat.* 37,87: *radice nigra aut caeruleum imitante et ungue minium.*

100 Le terme qualifie à la fois la base des végétaux (*Nat.* 16,127–130), certaines parties du corps comme les poils coupés qui repoussent par leur racine (*Nat.* 11,231) et enfin la base des rochers «au pied de l'Etna (*Aetnae radicibus*)» (*Nat.* 2,234); cf. encore *Nat.* 3,15; 5,14; 6,2. Pour la montagne comme une masse de pierres destinée «à condenser les entrailles de la terre», cf. *Nat.* 36,1. Sur la métaphore des «racines» des rochers, voir encore Lucr. 2,103; Verg. *Aen.* 8,238; Ov. *Met.* 14,713.

101 Dans la rose *Nat.* 21,121: «on emploie séparément les pétales, les fleurs et les têtes. La partie blanche des pétales se nomme l'onglet. Dans la fleur il y a la graine et les filaments; dans la tête, l'écorce et le calice.» Pline décrit la diversité des ongles des hommes ou des animaux en *Nat.* 11,247.

102 Plin. *Nat.* 37,91: *veram autem onychem plurimas variasque cum lacteis habere venas, omnium in transitu colore inenarrabili et in unum redeunte concentum suavitate grata.*

103 Sur l'extrême finesse des veines, cf. Plin. *Nat.* 11,220: «vers leur terminaison, les veines, dispersées sous toute la peau en très fines ramifications (*in praetenues ... fimbrias*), s'effilent en une telle étroitesse (*dispersae adeo in angustam suptilitatem*) que le sang n'y peut pénétrer, ni rien d'autre qu'un liquide secrété par lui, et qui, évacué par les innombrables orifices, est appelé sueur.»

104 Le substantif *concentus* désigne dans la cosmologie l'harmonie des astres «d'une douceur incroyable (*incredibili suavitate concentus*)» (*Nat.* 2,6). En *Nat.* 2,84 Pline explique la théorie de Pythagore qui évalue par la musique de la distance des astres entre eux: «... sept tons qui constituent ce qu'on appelle le diapason, c'est-à-dire l'accord universel (*universitatem concentus*).» Pour la tradition de cette explication, cf. Le Boeuffle, *op. cit.* (*supra* n. 87) s.v. *concentus* 98–100.

105 Plin. *Nat.* 37,89: *circuli albi quaedam in iis caelestis arcus anhelatio est, superficies vero locustarum maris, crustis rubentibus.*

«orbites[106] blanches qui sont des émanations[107] de l'arc-en-ciel», une analogie qui entraîne le regard vers les cieux, tandis que la surface semblable à celle «des écrevisses de mer, aux écailles rougeoyantes» le ramène vers une parcelle d'ici-bas.

Ainsi les analogies utilisées pour visualiser le dessin d'une couleur, son emplacement dans la matière, tissent un réseau de correspondances entre la substance minérale, l'univers stellaire et la vie des plantes, des hommes et des animaux. Le cosmos est donc pensé et dépeint comme un tout organique. Non seulement la terre elle-même est dotée d'une peau, son sous-sol tissé de veines, de viscères et de fibres[108], mais toutes les parcelles des règnes animal, végétal, et désormais également minéral le sont[109].

3.1.2 Variations de couleurs et d'éclats

Observons maintenant la description des variations lumineuses et colorées. Les gemmes sont présentées selon le type d'analogie utilisée.

Analogie avec la voix. – Pline compare la couleur à un organe, la voix. Par le choix de l'épithète *surdus*, au sens passif de «qui n'est pas audible», pour qualifier la couleur imparfaite de certaines émeraudes traversée par une ombre[110], Pline associe au fonctionnement de la couleur, qui est une lumière[111], celui du

106 Le substantif *circulus* s'applique soit au tracé d'un cercle céleste, soit à la trajectoire circulaire d'un astre. Chez Pline il qualifie l'orbite de l'une des sept planètes; cf. *Nat.* 2,32; 2,34; 2,86; 2,88; cf. Le Boeuffle, *op. cit.* (*supra* n. 87) s.v. *circulus* 88–90.

107 Le substantif *anhelatio* n'est utilisé avant Pline que par Celse et dans un usage exclusivement médical pour exprimer la difficulté de respirer, soit l'asthme ou l'essoufflement (Cels. 4,8,1; Plin. *Nat.* 9,18; 33,47); cf. *ThlL* s.v. *anhelatio*, II 65,18–28. Le verbe *anhelare* par contre a la signification plus générale d'exhaler de l'air, transpirer, bouillonner; Pline l'utilise selon cette acception en *Nat.* 5,55: «... un fleuve qui émet des bouffées de vapeur (*amnem vapore anhelantem*).» Depuis Aristote (*Meteor.* 373b 13–32) l'arc-en-ciel s'explique par la réflexion des rayons solaires sur les petits miroirs que constituent les goutelettes d'eau en suspension. Pline reprend cette théorie en y ajoutant l'influence de l'air qui, avec l'eau et le feu, donne naissance aux variétés de couleurs (*Nat.* 2,150). Le substantif *anhelatio* évoque ici la présence du souffle d'air sans lequel rien ne peut exister (cf. *Nat.* 12,1) et qui engendre avec l'eau et le feu les nuances multicolores de l'arc céleste.

108 Plin. *Nat.* 2,158: «cependant les souffrances qu'elle endure à sa surface et à son épiderme (*extrema cute*) peuvent sembler supportables; mais nous pénétrons dans ses entrailles (*in viscera*) fouillant les filons d'or et d'argent (*venas*)»; *Nat.* 33,1: «nous suivons obstinément toutes les veines de la terre (*omnes eius fibras*)»; *Nat.* 25,3: «après avoir aussi fouillé ... le fond des déserts et toutes les entrailles de la terre (*omnesque terrae fibras*), ils ont découvert les vertus de chaque racine.»

109 Sur la continuité d'essence entre animaux et végétaux, rappelons Plin. *Nat.* 11,6 et *Nat.* 16,181; pour les veines des métaux, cf. *Nat.* 34,117.178.

110 Plin. *Nat.* 37,67: *ad hoc quibusdam intercurrit umbra, surdusque fit colos.*

111 Dans le livre 37 l'éclat d'une couleur et ses variations ne sont pas expliqués en vertu de la réflexion des rayons lumineux, mais par le propre travail de la couleur qui crée d'elle-même cette intensité lumineuse; cf. *Nat.* 37,66: *et niteat, hoc est ut colorem expellat.* Un autre exemple de la conception de la couleur en tant que rayon de lumière se retrouve en *Nat.* 35,97 où est décrite

son. Si la couleur agit dans l'espace de la même manière qu'un son, c'est parce que lumière et son se diffusent de la même manière dans l'air jusqu'aux yeux et aux oreilles du spectateur: tous deux se réfléchissent constamment[112]. Leur fonctionnement identique est décrit chez Pline dans les phénomènes de l'écho et du reflet des objets sur une plaque d'argent. L'écho est un son qui heurte une surface compacte qui le repousse à son tour, *repercussu*[113], et les images apparaissant sur une plaque d'argent sont les produits d'un mouvement de l'air qui frappe la surface du miroir avant d'être repoussé par elle, *repercusso aere*, et renvoyé dans la direction du regard[114]. Dans la description de l'éclat des émeraudes, un phénomène d'illusion optique, qui consiste en une apparente dilatation de la gemme vue de loin, est attribué à ce mouvement de va-et-vient d'une couleur dont les rayons frappent la surface miroitante de l'air[115] qui à son tour la renvoie aux yeux (*repercussum aera*). L'ombre présente dans certaines émeraudes est donc un obstacle à une telle diffusion de la couleur qui ne peut pas jaillir de la pierre et retentir jusqu'à nos sens. L'épithète *surdus* se rapporte ainsi à une couleur verte terne, c'est-à-dire empêchée de briller[116].

Analogie avec les végétaux. – Il existe un jaspe de seconde qualité dont la teinte a quelque chose de la «rose», un autre reproduisant celle des «violettes» ou celle des «fruits du sébestier»[117]. Les opales de médiocre qualité ont une couleur qui tire sur celle de la «fleur nommée héliotrope»[118]. Les topazes ont une

l'invention d'Apelles qui avait mis au point un vernis de couleur noire, *atramentum* qui, «formant une surface réfléchissante, produisait une couleur blanche due à l'éclat lumineux (*repercussum, claritatis colorem album excitaret*)», trad. J. M. Croisille (Paris 1985); sur les problèmes d'édition du passage voir le commentaire de Croisille 208–209.

112 Arist. *De an.* 419b 25–420a 2 et le commentaire de J. Tricot (Paris 1947) 114.

113 Les sept tours à Cyzique répercutent et multiplient les paroles qui les frappent: *acceptas voces numeroso repercussu multiplicant* (Plin. *Nat.* 36,99); cf. Lucr. 4,572–579.

114 Plin. *Nat.* 33,128: *natura mira imagines reddendi, quod repercusso aere atque in oculos regesto fieri convenit.* Sur l'image spéculaire voir Lucr. 4,269–323; A. Ernout (ed.) (Paris 1948). Pour une étude sur l'optique dans l'Antiquité, cf. G. Simon, *Le regard, l'être et l'apparence dans l'optique de l'Antiquité* (Paris 1988) en particulier 21–56. Preuve du rapprochement fait par les anciens entre écho et réflexion, le substantif *imago* est utilisé pour dire l'écho à partir de Varron *Rust.* 3,16,12; cf. *ThlL* s.v. *imago*, VII,1, 408,45–59.

115 Plin. *Nat.* 37,63. La surface de l'air agit dans ce cas comme un miroir dans lequel se mire la gemme; cf. Sen. *Nat.* 1,3,7 pour qui «toute surface lisse ... réfléchit les rayons qui partent des yeux. L'eau et l'air ont plus que tout autre corps, une surface lisse», trad. P. Oltramare (Paris 1961).

116 En joaillierie l'épithète «sourd» est employée à propos précisément d'une pierre «terne, sans reflet»; voir A. Hatzfeld/A. Darmesteter, *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle à nos jours* (Paris [5]1917) 2068. Je rapprocherai encore cette intrusion de la voix dans le monde minéral du fondu des couleurs dans l'onyx (*Nat.* 37,91) analogiquement assimilé à la musique harmonieuse des astres.

117 Plin. *Nat.* 37,116: *secunda quae rosae (aliquid habet) ... imitata et violas. Non minus multae species reliquae sunt, sed omnes in vitium ... myxis (similes).*

118 Plin. *Nat.* 37,83: *vitia opalis sunt, si color in florem herbae, quae vocatur heliotropium.*

nuance qui tend généralement vers celle du «jus de poireau»[119]. La chloritis a, comme l'origine grecque de son nom, la couleur de l'«herbe»[120].

Analogie avec l'eau. – Les cristaux sans défaut «n'ont pas la couleur de l'écume, mais celle d'une eau limpide»[121]. Le vert des émeraudes chypriotes est une «couleur limpide sans être diluée»[122]. L'opale semble «imprégnée» des diverses nuances cristalline, vert-azur, pourpre et vin doré ... il n'est pas de pierre dont «l'eau puisse être plus limpide»[123].

Analogie avec le feu. – Il y a l'onyx indien «de feu»[124], un autre indien lui aussi avec de «petits feux»[125]. Toutes les gemmes de couleur rouge sont appelées «pierres brûlantes»[126] et toutes leurs variations tonales sont décrites à l'aide d'analogies avec le feu: les escarboucles éthiopiennes «brûlent d'un feu qui couve»[127], les améthystizontes ont un «petit feu» en surface de tonalité violette[128].

Analogie avec la terre. – La céramitis a la couleur de la poterie[129].

Analogie avec l'air. – Le jaspe est «couleur de ciel, d'où son nom d'aërizuse»[130], un autre ressemblant au «ciel matinal d'un jour d'automne»[131].

L'infinie palette des variations tonales et lumineuses des pierres précieuses fournit ainsi à Pline l'occasion d'une exploration dans l'ensemble du cosmos et d'une nouvelle démonstration de la cohésion des parcelles entre elles.

3.2 Union du divers: couple d'antithèses

L'harmonie de l'univers est, nous l'avons vu précédemment, faite de l'attirance et du mélange de substances contraires. Or Pline fait également voir dans le livre 37, l'équilibre entre qualités et mouvements antinomiques au moyen de

119 Plin. *Nat.* 37,109: *tota enim similitudo ad porri sucum derigitur.*

120 Plin. *Nat.* 37,156: *Chloritis herbacei coloris est.* Le livre 37 regorge d'appellations signifiantes qui révèlent par leur étymologie la couleur, la forme ou les vertus médicales de la pierre. Soulignant à plusieurs reprises dans l'*Histoire Naturelle* le rapport analogique existant de signe à chose signifiée (par exemple *Nat.* 2,5) Pline, comme Varron avant lui, semble partisan de la théorie stoïcienne de l'origine naturelle du langage, la Nature enseignant à l'homme son travail de nomenclateur; voir J. Collart, «Analogie et anomalie» in: *Varron. Six Exposés et discussions*, Entretiens sur l'Antiquité classique IX (Vandœuvres-Genève 1963) 119–140; P. Boyancé, «Etymologie et théologie chez Varron», *REL* 53 (1975) 99–115.

121 Plin. *Nat.* 37,28: *nec spumei coloris, sed limpidae aquae.*

122 Plin. *Nat.* 37,66: *dos eorum est in colore liquido nec diluto, verum ex umido pingui.*

123 Plin. *Nat.* 37,129: *madere videtur et singulis his et pariter omnibus, nec gemmarum esse ulla liquidior potest iucunda suavitate oculis.*

124 Plin. *Nat.* 37,90: *Indicam onychem plures habere varietates, igneam, nigram, corneam.*

125 Plin. *Nat.* 37,90: *Indica igniculos habeat.*

126 Plin. *Nat.* 37,91: *ardentium gemmarum ... natura.*

127 Plin. *Nat.* 37,94: *convoluto igne flagrare.*

128 Plin. *Nat.* 37,93: *extremus igniculus in amethysti violam exeat.*

129 Plin. *Nat.* 37,152: *testae colorem habet.*

130 Plin. *Nat.* 37,115: *aeri similem.*

131 Plin. *Nat.* 37,116: *caelo autumnali matutino similis.*

couples antithétiques. Le lecteur rencontre ainsi l'association de notions contradictoires lors de la description des propriétés physiques spécifiques d'une gemme.

3.2.1 Eau et feu

L'eau et le feu sont, nous l'avons vu, des forces de nature opposée qui coexistent en harmonie dans l'univers grâce au contrepoids des deux autres éléments[132]. Lorsque ces substances sont isolées, la nature les place tantôt dans une situation de lutte, l'eau éteint alors le feu[133], tantôt dans une relation amicale qui relève des phénomènes merveilleux observés par Pline, l'eau engendrant le feu ou l'activant[134].

Lorsque la nature crée les pierres, elle réalise la même union merveilleuse d'éléments antinomiques. Ce phénomène n'est décrit au livre 37 qu'une seule fois dans un passage qui a valeur de paradigme, lors de la présentation de la première matière précieuse, les myrrhins. Sous terre en effet, humidité et chaleur s'associent pour se corporifier en une matière solide[135]: *umorem sub terra putant calore densari*[136]. Le couple antithétique de l'eau et du feu (*umor/calor*) est placé en équilibre de part et d'autre de la matrice originelle qu'est la terre (*sub terra*). L'instant du mélange des substances hétérogènes est rendu par un verbe à la forme passive transcrivant la mutation subie, *densari*. La construction de cette phrase met surtout en évidence les deux composantes de cette naissance en escamotant le rôle de la terre, qui n'est ici que le lieu géologique de la métamorphose, alors qu'elle constitue l'élément fondateur de la formation des minéraux[137]. Si Pline emprunte à Théophraste une partie de son information[138], il

132 Plin. *Nat.* 2,10–11.

133 Plin. *Nat.* 20,1: «C'est ce que les Grecs ont appelé ... <antipathie>: parmi les éléments de toutes choses, l'eau éteint le feu.»

134 Plin. *Nat.* 2,234–238.

135 A propos d'un bloc moitié émeraude, moitié jaspe, Pline souligne cette métamorphose au moyen du verbe *transfigurare* (*Nat.* 37,75): *nondum umore in totum transfigurato.* En *Nat.* 18,202 Pline indique que les conditions qui président à la procréation de la terre sont précisément chaleur et humidité: «les auteurs les plus sérieux sont d'accord pour dire que, comme les oiseaux et les quadrupèdes lorsqu'ils se reproduisent, la terre éprouve certains élans qui la poussent à concevoir. Les Grecs en fixent l'époque au moment où elle est chaude et humide.»

136 Plin. *Nat.* 37,21: «On pense que sous terre un liquide se densifie à cause de la chaleur.»

137 Cf. Eichholz, *op. cit.* (*supra* n. 42) 18: «earth is the primary constituent of stones and mineral earths»; cf. sur la constitution des pierres et des minéraux id. 16–20.

138 Théophraste mentionne une pierre moitié émeraude, moitié jaspe dont la transformation à partir de l'eau ne s'est pas encore achevée (Theoph. *Lap.* 4,27; cf. Plin. *Nat.* 37,75). Pour expliciter cette remarque de Théophraste qui est en contradiction avec sa genèse d'une pierre faite de terre (*Lap.* 1,1), Eichholz suppose la présence en grande quantité d'eau qui sert à filtrer les particules terreuses. Celles-ci sont si petites qu'elles perdent leur identité dans ce fluide qui ne véhicule plus la matière mais l'imprègne; cf. Eichholz, *op. cit.* (*supra* n. 42) 37.

met encore davantage en évidence la rencontre des forces contraires[139]. Cette harmonisation des contraires originels, eau et feu, se retrouve lorsque Pline décrit les «éclats incandescents» qui «inondent les doigts»[140] ou les flammes de certaines escarboucles «plus liquides»[141].

3.2.2 Transparence, opacité et luminosité

La matière des pierres précieuses est également le lieu où s'accordent des caractéristiques antinomiques, comme l'épaisseur et la luminosité, la transparence et l'éclat.

L'association de l'épaisseur et de la transparence au cœur d'un même milieu naturel ne se retrouve que chez Pline[142] et rend manifeste le merveilleux de la gemme qui réconcilie les contraires. Transparence et épaisseur sont en effet des notions contradictoires dans la mesure où si la première se définit par l'intrusion du regard dans la matière et induit la visibilité de n'importe quel phénomène au cœur de la gemme[143], la seconde n'est nullement associée à la qualité physique d'un milieu qui se laisse traverser par le regard. Les termes *crassitudo* ou *crassus* renvoient en effet l'image d'une matière épaisse ou grasse, comme la consistance du miel[144], celle d'une huile[145] ou d'un «air condensé rendu plus compact encore par une couche de nuages plus épaisse»[146]. Les qualités de transparence et de profondeur s'harmonisent ainsi dans les émeraudes qui «par leur don pour la transparence laissent venir à elles dans leur épaisseur le regard»[147] et dans les béryls où c'est une dense transparence qui, une fois la pierre perforée, disparaît du regard[148].

139 Rappelons ces vers d'Ovide (*Met.* 1,432–433) sur la concorde des éléments discordants: «quoique le feu soit l'ennemi de l'eau, une vapeur humide crée toutes choses et la concorde dans la discorde est apte aux fruits de la fécondation», trad. G. Lafaye (Paris 1928).

140 Plin. *Nat.* 37,83: *fulgorque lucis in digitos funditur.*

141 Plin. *Nat.* 37,93: *liquidiores ... flammae.*

142 Cf. *ThlL* s.v. *crassitudo*, IV 1102,29.

143 Cf. *Plin.* Nat. 37,46: *quaedam intus tralucentia*; 37,100: *in tralucido ignis optentus stellantibus fulget intus aureis guttis*; 37,128: *sincero melle tralucente*; 37,181: *tralucet ... imaginem lunae continens.*

144 Varr. *Rust.* 2,7,8; Plin. *Nat.* 23,136.

145 Plin. *Nat.* 15,32.

146 Plin. *Nat.* 2,135: *densatus aer nubium crassiore corio spissatur.* Pour d'autres exemples, cf. *ThlL* s.v. *crassitudo*, IV 1102,4–1103,9; s.v. *crassus* 1104,27–1105,17.

147 Plin. *Nat.* 37,63: *et visum admittentes ad crassitudinem sui facilitate tralucida.*

148 Plin. *Nat.* 37,79: *quidam ... et perforatos gratiores fieri ... omnino constrata perspicuitatis crassitudine.* Nous optons pour la leçon du manuscrit B qui mentionne le participe *constratus* du verbe *consterno*, renverser, abattre c'est-à-dire rendre plat, cf. *ThlL* s.v. *consterno*, IV 509,16–24. La perforation annihile complètement l'effet de la transparence en détruisant l'épaisseur de la pierre. L. Ian dans son édition de Stuttgart 1967, propose *castrata perspicuitati crassitudine*, «l'épaisseur tronquée du point de vue de la transparence», et D. E. Eichholz (Oxford 1971) *contracta perspicuitatis crassitudine*, «l'épaisseur de la transparence diminuée», deux conjectures inutiles dès lors que *constratus* évoque à lui seul et plus radicalement que les deux autres verbes l'action violente qui consiste à anéantir totalement la densité de la matière.

Pline illustre l'équilibre entre transparence, opacité et luminosité en assemblant des verbes aux mouvements antinomiques, un procédé qui rappelle celui utilisé lors de la description de la stabilité du monde qui reposait sur l'étreinte de ces mouvements opposés[149]. La coexistence harmonieuse de l'épaisseur (*crassitudo*), de la transparence (*facilitas tralucida*) et de l'éclat (*radiare, nitere*) dans les émeraudes est ainsi décrite par la tension parfaitement équilibrée de la trajectoire croisée d'un rayonnement de la couleur et du regard du spectateur: «elles irradient un éclat continuel (*radiantes*) tout en invitant le regard à pénétrer leur profondeur (*visum admittentes ad crassitudinem*) grâce à la qualité de leur diaphanéité (*facilitate tralucida*).»[150] De la même manière l'émeraude de Chypre est «à la fois transparente et brillante (*traluceat et niteat*)», c'est-à-dire qu'elle «accueille le regard et chasse la couleur (*aciem recipiat, colorem expellat*)»[151]. Si le rayonnement était trop éblouissant, la gemme ne serait qu'un miroir réfléchissant les objets environnants[152], empêchant toute pénétration dans la matière et toute observation de la variation et de la répartition des couleurs. En vertu d'un équilibre semblable entre qualités diverses, les myrrhins sont suffisamment épais pour servir de verre à boire, point trop cependant pour entraver une luminosité qui permette au regard de percevoir ces couleurs qui font leur prix[153] et les sardes rouges ont, au féminin, cette particularité de luire d'un éclat dense[154].

Relevons ici que le peintre, selon Pline, cherche également à reproduire par sa technique cet équilibre entre forces hétérogènes qui existe dans la nature. L'art pictural est en effet né le jour où fut réussi l'équilibre de l'ensemble des contrastes qui le définissent, lumière, ombres et éclat, la maîtrise de ces valeurs créant le fondu et les nuances des couleurs entre elles. «L'opposition entre ces valeurs lumineuses (*lumen, umbra, splendor*) et les ombres fut appelée *tonos* (tension); quant à la juxtaposition des couleurs et au passage de l'une à l'autre, on leur donna le nom d'*harmogè* (harmonisation).»[155]

149 Plin. *Nat.* 2,11.

150 Plin. *Nat.* 37,63: *semperque sensim radiantes et visum admittentes ad crassitudinem sui facilitate tralucida, quod etiam in aquis nos iuvat.*

151 Plin. *Nat.* 37,66: *pariterque ut traluceat et niteat, hoc est ut colorem expellat, aciem recipiat.*

152 Plin. *Nat.* 37,156: *sordidis tantus est nitor ut imagines reddant ceu specula.*

153 Plin. *Nat.* 37,21: «Ils dépassent rarement en épaisseur les dimensions des coupes dont nous avons parlé. Ils possèdent un éclat sans vigueur: une lueur plus vraie qu'un éclat (*excedunt ... crassitudine raro quanta dicta sunt potoria. Splendor est iis sine viribus nitorque verius quam splendor*).»

154 Plin. *Nat.* 37,106: *et in his autem mares excitatius fulgent, feminae pigriores et crassius nitent.* Littéralement l'adverbe *ex-citatius* visualise un éclair qui se meut hors de la pierre alors que *crassius* évoque une lueur profonde enfouie dans la matière. On retrouve la même distinction sur la source de l'intensité lumineuse dans les escarboucles où, à l'opposé des pierres femelles qui répandent à l'extérieur tout leur éclat, les mâles ont une étoile qui brûle intérieurement; cf. *Nat.* 37,96: *in Carchedoniis maribus stellam intus ardere, feminas fulgorem universum fundere extra se.*

155 Plin. *Nat.* 35, 29: *tandem se ars ipsa distinxit et invenit lumen atque umbras, differentia colorum alterna vice sese excitante. Postea deinde adiectus est splendor, alius hic quam lumen. Quod inter*

4. Conclusion

Cette étude s'est efforcée de démontrer que les gemmes sont des parcelles du cosmos apparentées naturellement aux autres parcelles dans la mesure où elles constituent avec elles l'ensemble d'une trame tissée par la nature. En observant la nature des pierres précieuses, dernier volet de cette enquête sur le monde, Pline fait faire à son lecteur un ultime voyage dans l'ensemble de cette création.

Par son discours, à travers la description de la répartition des couleurs, de leurs nuances, de l'équilibre entre des contrastes, Pline fait voir à son lecteur l'harmonieuse continuité du vivant. Des couples antithétiques tissent un réseau de correspondances avec le fonctionnement de l'ordre universel; l'eau et le feu, l'éclat et la transparence s'accordent au cœur du monde minéral de la même manière que s'équilibrent dans le cosmos les forces antinomiques. Les analogies relient plus particulièrement l'essence d'une gemme à celle d'un astre, d'un animal et d'une plante. Un tel parcours analogique, tout en cherchant à rendre quasiment invisibles les coutures d'un univers à l'autre, interroge également l'articulation des parties entre elles. Le regard prend ainsi le temps de s'arrêter sur cette imperceptible ligne où une couleur s'incline vers une nuance, où un morceau de nature s'assemble à un autre. Pline réalise parfaitement à travers ce travail de la langue la combinaison du *dividere miscere rursus.* Au cœur d'un même syntagme, d'une seule parcelle de nature, apparaît en effet grâce aux analogies la présence virtuelle à la fois des créations de la nature prises séparément, *dividere/cernere*, et de la vision unifiée de l'ensemble, *miscere.* C'est la nature et son mode de fonctionnement qui lui inspirent les modalités de ce discours. En même temps que ces entrelacs entre les différentes parcelles obligent le lecteur à appréhender le monde organiquement un, il entraîne l'esprit au delà du périmètre physique de chaque parcelle, et en cela imite également l'infini de la création.

haec et umbras esset, appellarunt tonon, commissuras vero colorum et transitus harmogen, trad. J. M. Croisille (Paris 1985); cf. J. Pigeaud, «Rêverie de la limite dans la peinture antique», in: J. Pigeaud/J. Oroz (edd.), *Pline l'Ancien témoin de son temps, Conventus Pliniani internationalis Namneti 22–26 oct. 1985 habiti acta* (Nantes 1987) 426: «... réunir des natures hétérogènes c'est unir des couleurs, et réussir cette union c'est masquer la jointure.»